

## Dictée du lundi 3 janvier 2022

### Texte d'A de Lamartine

Sous le titre **Confidences**, A. de Lamartine a publié en 1849 des confessions de jeunesse que le poète a prétendu donner au public. En réalité, c'est plutôt une méditation en prose, coupée d'épisodes évidemment enjolivés, arrangés au caprice de la plus brillante imagination. L'auteur raconte d'abord son enfance et se peint lui-même avec une charmante fatuité.

L'éducation maternelle m'avait fait une âme toute d'expansion, de sincérité et d'amour. Je ne savais pas ce que c'était que craindre, je ne savais qu'aimer. Je ne connaissais que la douce et naturelle persuasion qui découlait pour moi des lèvres, des yeux, des moindres gestes de ma mère. Elle n'était pas mon maître, elle était plus, elle était ma volonté. Ce régime sain de la maison paternelle où la seule loi était de s'aimer, où la seule crainte était de déplaire, où la seule punition était un front attristé, avait fait de moi un enfant **très-développé** pour tout ce qui était sentiment, **très-impressionnable** aux moindres rudesses, aux moindres froissements de cœur. Je tombais de ce nid rembourré de duvet, et tout chaud de la tendresse d'une incomparable famille, sur la terre froide et dure d'une école tumultueuse, peuplée de **deux cents** enfants inconnus, railleurs, méchants, vicieux, gouvernés par des maîtres brusques, violents et intéressés, dont le langage mielleux, mais fade, ne déguisa pas un seul jour à mes yeux l'indifférence.

Je les pris en horreur. Je vis en eux des **geôliers**. Je passais les heures de récréation à regarder seul et triste, à travers les barreaux d'une longue grille qui fermait la cour, le ciel et la **cime** boisée des montagnes du Beaujolais, et à soupirer après les images de bonheur et de liberté que j'y **avais laissées**. Les jeux de mes camarades m'attristaient ; **leur** physionomie **même** me repoussait. Tout respirait un air de malice, de fourberie et de corruption qui soulevait mon cœur. L'impression fut si vive et si triste, que les idées de suicide dont je n'**avais** jamais **entendu** parler **m'assaillirent** avec force. Je me souviens **d'avoir passé** des jours et des nuits à chercher par quel moyen je pourrais m'arracher une vie que je ne pouvais pas supporter. Cet état de mon âme ne cessa pas un seul moment tout le temps que je restai dans cette maison.

Après quelques mois de ce supplice, je résolus de m'échapper. Je calculai longtemps et habilement mes moyens d'évasion. Enfin, à l'heure où la porte d'un **parloir** s'ouvrait pour les parents qui venaient visiter leurs enfants, j'eus soin de me tenir dans ce parloir. Je fis semblant d'avoir jeté dans la rue la balle avec laquelle je jouais. Je me précipitai dehors comme pour la rattraper. Je refermai violemment la porte, et je m'élançai à toutes jambes à travers les petites ruelles bordées de murs et de jardins qui sillonnaient le faubourg de la Croix-Rousse, à Lyon. Je parvins bientôt à faire perdre mes traces au gardien qui me poursuivait, et quand **j'eus gagné** les bois qui couvraient les collines de la Saône, entre Neuville et Lyon, je ralentis le pas et je m'assis au pied d'un arbre pour reprendre haleine et réfléchir.

Je n'avais pour toute ressource que trois francs en petite monnaie dans ma poche. Je savais bien que **je serais** mal **reçu** par mon père ; mais je me disais : « Ma fuite aura toujours

cela de bon qu'on ne pourra pas me renvoyer dans le même collège ; » Et puis, je ne comptais pas me présenter à mon père. Mon plan consistait à aller à Milly demander asile à un de **ces** braves paysans dont j'étais si **connu** et si **aimé**, soit même à la loge du gros chien de garde de la cour de la maison, où **j'avais** si souvent **passé** des heures avec lui **couché** sur la paille ; de là j'aurais fait prévenir ma mère que j'étais arrivé ; elle aurait adouci mon père ; on m'aurait reçu et pardonné, et j'aurais repris ma douce vie auprès d'eux.

Il n'en fut point ainsi. M'étant remis en marche, et étant arrivé dans une petite ville à six **lieues** de Lyon, j'entrai dans une auberge et je demandai à dîner. Mais il peine étais-je assis devant l'omelette et le fromage qu'une bonne femme m'**avait préparés**, que la porte s'ouvrit et que je vis entrer le directeur de la maison d'éducation, escorté d'un gendarme. On me reprit, on me lia les mains, on me ramena à travers la honte que me donnait la curiosité des villageois. On m'enferma seul dans une espèce de cachot. J'y passai deux mois sans communication avec qui **que ce fût**, **excepté** pourtant avec le directeur, qui me demanda en vain un acte de repentir. Lassé à la fin de ma fermeté, on me renvoya à mes parents. Je fus mal reçu de toute la famille, **excepté** de ma pauvre mère. Elle obtint qu'on ne me renverrait plus à Lyon. Un collège dirigé par les jésuites à Belley, sur la frontière de Savoie, était alors en grande renommée, non seulement en France, mais encore en Italie, en Allemagne et en Suisse. Ma mère m'y conduisit.

- **Excepté** : cf FICHE pour accords particuliers des part. passés
- **Deux cents** : accord des adj numéraux : Cf FICHE

## Vocabulaire :

Les noms masculins se terminant par ---oir s'écrivent [oir]

Ex : un parloir, un gueuloir, le désespoir, un perchoir ...etc

**SAUF** : l'auditoire, le prétoire, le consistoire, un conservatoire, un grimoire, un interrogatoire, un répertoire, un promontoire, l'observatoire, un laboratoire

Qui s'écrivent [oire]

## LES ACCORDS PARTICULIERS DU PART. PASSÉ :

- Employés sans auxiliaire avant un nom ou un pronom, certains participes passés (« **compris** », « **excepté** », « **mis à part** », « **passé** », « **vu** », « **étant donné** », etc.) sont perçus comme des prépositions et restent invariables. En revanche, s'ils sont placés après le nom ou le pronom, ils s'accordent avec lui :

J'aime tout dans l'hiver, **excepté la neige**.

**Mis à part les pâtisseries**, ce régime n'interdit aucun aliment.

### **Mais**

J'aime tout dans l'hiver, **la neige exceptée**.

**Les pâtisseries mises à part**, ce régime n'interdit aucun aliment.

Liste complète :

Attendu, entendu, ôté, ouï, supposé,

- Les expressions ci-joint, ci-annexé, ci-inclus sont invariables quand elles ont une valeur adverbiale

Je vous envoie **ci-joint** les factures demandées et les documents nécessaires.

### **Mais**

Elles sont variables quand on les considère comme des adjectifs

**Les factures ci-jointes** doivent être approuvées

L'usage est constant de **les laisser invariables** en tête de la phrase ou en cours de la phrase sans article ni déterminant :

Vous trouverez **ci-joint** copie de la lettre.

- Coûté, valu, pesé, marché, couru, vécu, dormi, régné, duré ... restent invariables employé avec un c. circonstanciel de prix, de valeur, de poids etc .. **à ne pas confondre avec un cod.**

Les trois mille euros que ce meuble m'a **coûté** (**combien**)

Les efforts que ce travail m'a **coûtés** (**quoi**)

## ACCORD des ADJECTIFS NUMÉRAUX

- Les chiffres constituent les adjectifs numéraux cardinaux
- Les rang se précise grâce aux adjectifs numéraux ordinaux.

### Accord des adjectifs cardinaux

Les nombres (ou adjectifs numéraux) cardinaux, même employés comme noms, sont toujours invariables, **sauf un, vingt et cent** :

Ex : Les **quarante-cinq** dernières pages sont les plus intéressantes. J'avais les **quatre neuf** dans mon jeu (de cartes).

**a) Un** : *Un* est **variable en genre seulement**. Ainsi on écrira :

trente et une fenêtres ; vingt et une cartes ; Il se leva à quatre heures une (minute), et partit à cinq heures moins une.

Malgré une certaine hésitation de l'usage, *un* est généralement **invariable** dans les deux cas suivants :

-Indication d'une page, d'un livre ou d'une autre subdivision d'ouvrage où *un* a valeur d'ordinal : page 1 (page « un ») lettre XXI (lettre « vingt et un »)

-Expressions (*vingt et un mille, trente et un mille, etc.*) où *un* porte sur *mille* plutôt que sur le nom féminin qui suit : vingt et un mille pommes

### Remarque

On fait généralement l'**élision** devant *un* : les multiples d'un million ; être suivi d'un ou de plusieurs nombres

**Il n'y a pas d'élision** quand *un* est pris comme substantif et représente un numéro, ou quand il marque le point de départ d'une série : le un de telle rue (la maison qui porte le numéro 1) Quand *un* est représenté par un chiffre, on n'élide pas : le un (le numéro 1 à la loterie) ; la une (la première page d'un journal) ; compter de un à dix

Quand *un* est représenté par un chiffre, on n'élide pas : une pièce de 1 dollar

**On peut aussi ne pas faire l'élision** quand on veut souligner le nombre *un* en le faisant précéder d'une pause : une pièce de un dollar (ou d'un dollar) ;

**b) Vingt et cent :** *Vingt* et *cent* **varient** en nombre quand, multipliés par un autre nombre, ils constituent le dernier terme d'un adjectif numéral composé : quatre-vingts oiseaux ; cinq cents litres

- On écrit *cent vingt*, parce **qu'il ne s'agit pas d'une multiplication**.

Lorsque *vingt* et *cent* sont suivis d'un ou de plusieurs autres adjectifs numéraux, ils restent **invariables** : quatre-vingt-dix oiseaux ; cinq cent vingt et un grammes ; trois cent mille dollars

Employés avec une valeur **ordinaire**, ces mots restent invariables : les années quatre-vingt ; la page quatre-vingt ; le quatre-vingt du boulevard Malesherbes ; l'an mille huit cent ; le paragraphe deux cent

### c) Mille

"Mille" employé comme numéral est toujours invariable, même lorsqu'il est **substantivé** : des mille et des cents ; trois mille dollars ; des centaines de mille ; vingt-deux mille tonnes ;

"Mille" s'accorde au pluriel quand il désigne une unité de mesure : à trois mille milles de New York ; cent milles à l'heure

#### Mile / mille :

- **Mile 1. étym.** 1866 (le mot était francisé en *mille*) ◇ mot anglais, du latin *milia* ■ Mesure anglo-saxonne de longueur utilisée en Grande-Bretagne, aux États-Unis et au Canada, valant 5 280 pieds soit 1 609 mètres. → 2. **mille.** Sport Le record du monde du mile.
- **Mille 2.** (1580 ◇ francisation de l'anglais *mile*) Mod. Mille anglais (abrév. mi), utilisé en Grande-Bretagne, aux États-Unis et au Canada. → **mile.** « Quatre cents milles, en plein hiver, sans changer de cheval » (A. Hébert).

### Les adj numéraux ordinaux :

Les adjectifs numéraux ordinaux s'accordent en genre et en nombre avec le nom qu'ils qualifient.

- Le suffixe **-ième** ajouté à l'adjectif cardinal correspondant, sert à former cet adjectif ordinal :

- Deux = **deuxième**, dix = **dixième**, cent = **centième**.

- Ce cheval est arrivé **deuxième**.

- Il veut monter sur la **troisième** marche du podium.

- C'est la **quatrième** idée qui a été retenue. (Dans les nombres se terminant par -e, on supprime cette voyelle pour la remplacer par -ième : quatre > quatr > quatrième).

**Sauf** pour "**un**" (qui devient premier) et "**second**" (employé parfois en place de deuxième) :

- Xavier est le **premier** de la classe.

- Baptiste est le **deuxième** (ou le **second**) de la classe.

(second quand le nombre est limité à 2 : le second empire / la seconde guerre mondiale)

### Pluriel des adjectifs numéraux collectifs

**"huitaine, douzaine, cinquantaine... centaine"** L'accord du verbe, lié à ces adjectifs de quantité approximative, se fait le plus souvent au **pluriel** :

- Une douzaine de moutons marchaient le long de la route.

- La centaine de candidats présents étaient jeunes.

**L'accord avec le nom numéral est toutefois possible :**

- La douzaine d'œufs est vendue prix coûtant.

- Une centaine d'ouvriers sera embauchée pour réaliser cet ouvrage.

**Nota :** lorsque deux ou plusieurs numéraux ordinaux sont coordonnés, on peut donner la forme de l'ordinal **-ième** au dernier et conserver la forme du cardinal aux précédents :

- Vous serez convoqué le cinq et sixième jour après l'examen.

## **L'AUTEUR : Alphonse de LAMARTINE (1790.1869)**

*Alphonse Marie Louis de Prat de Lamartine* est un poète, romancier, dramaturge et prosateur en même temps qu'un homme politique français. Il est l'orateur d'exception qui proclame et dirige la Deuxième République et l'une des plus grandes figures du romantisme en France.

Cet article est extrait de l'ouvrage Larousse « Dictionnaire mondial des littératures ».



Alphonse de Lamartine

Poète français (Mâcon 1790 - Passy 1869).

Fils d'un cadet de famille noble, il vit une enfance modeste à Mâcon même, puis à Milly : vie familiale proche de celle des villageois qu'il évoquera dans ses *Mémoires inédits* (1870). Il fréquente jusqu'en 1800 l'école paroissiale de Bussière, où il reçoit les leçons de l'abbé Dumont (modèle de *Jocelyn*), puis après deux ans d'internat dans l'institution Puppier à Lyon, que ne peut supporter ce caractère rebelle (il s'évade en décembre 1802, au grand dam de sa mère), il est confié au collège de Belley : il y restera jusqu'en 1808, goûtant les méthodes douces des Pères de la Foi. Sa sensibilité, son imagination, son sentiment de la nature et de la religion s'y développeront et lui inspireront ses premiers vers, en même temps qu'il y formera trois amitiés indestructibles (Bienassis, Vignet, Virieu).

Tenu à l'écart de toute carrière par les convictions légitimistes de sa famille, il mène de 1808 à 1819 une existence oisive, tantôt dissipée et mécréante, tantôt rêveuse et mélancolique. De vagues études, des lectures abondantes et désordonnées (Homère, la Bible, Parny, Chateaubriand, M<sup>me</sup> de Staël, Alfieri, Rousseau, *Werther*), des visites et correspondances avec ses trois amis, des rêveries qui aiguisent ses ambitions littéraires et se traduisent par des vers et des projets - un « tout petit livre d'élégies » et une tragédie dont il attend la gloire. Pour l'éloigner d'un premier amour (Henriette Pommier, « Terpsichore moderne » et muse romantique), sa famille le fait recevoir à l'académie de Mâcon, où il prononce un *Discours sur l'étude des langues étrangères*, puis arrange un voyage en Italie (juillet 1811-mai 1812) qui lui laissera d'inoubliables impressions, ainsi que le souvenir d'un amour ardent qu'aurait eu pour lui une jeune corailleuse napolitaine (idéalisée dans diverses œuvres et surtout dans *Graziella*, 1849).

## DES PREMIÈRES MÉDITATIONS À L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Rentré à Milly, il commence *Saül*, tragédie biblique, ainsi qu'un grand poème épique sur Clovis. La Restauration lui apportera-t-elle enfin la possibilité de fixer sa vie ? Engagé comme garde du corps en juillet 1814, il démissionne en novembre 1815. C'est en octobre 1816 qu'il rencontre, aux eaux d'Aix-les-Bains, celle qu'il immortalisera sous le nom d'Elvire, Julie Bouchaud des Hérettes, mariée à l'âge de 20 ans au célèbre physicien Charles, alors sexagénaire. Lamartine et Julie - créole de santé fragile - vécurent dans ce décor rousseauiste quelques semaines d'exaltation et de bonheur. Ils devaient se retrouver durant l'été 1817 à Aix ; Lamartine l'attendra en vain : le 29 août, il commence à écrire *le Lac*, puis en septembre compose *l'Immortalité*, « Première Méditation ». Mais Julie meurt le 18 décembre. À son désespoir, Lamartine ne peut opposer une foi comparable à celle d'Elvire (*le Crucifix*) ; il s'enferme dans la solitude et retrouve dans toute son ampleur le problème de la foi. En attendant que se dénoue cette crise morale, il se jette dans le travail, achève *Saül*, compose *l'Ode au malheur* (« le Désespoir » des *Méditations*), *la Foi* et *l'Isolement*. Alors que *Saül*, dont il attendait beaucoup, est refusé par Talma, trois des *Méditations*, habilement présentées par Virieu et imprimées par le duc de Rohan, lui valent un succès qu'il n'escomptait pas et qui le décide à en publier un recueil. En « pèlerinage » à Aix, il rencontre Elisa Birch, à laquelle il se fiance : en décembre 1819, il cherche à Paris à la fois un éditeur et un poste diplomatique qui

permette son mariage. En mars 1820, il est nommé attaché d'ambassade à Naples, les *Méditations poétiques* sont publiées (24 pièces) et, le 6 juin, il épouse Elisa Birch. C'est la gloire : les éditions des *Méditations* se succèdent et, en décembre 1822, on en est déjà à la 9<sup>e</sup>.

La période 1820-1830, ponctuée de nombreux voyages et marquée par la naissance de ses enfants (Alphonse, qui mourra prématurément, et Julia), est particulièrement féconde : la *Mort de Socrate* (1823), les *Nouvelles Méditations poétiques* (1823), le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* (1825, inspiré par la mort de Byron), le *Chant du sacre* (1825), les *Psaumes modernes*, qui deviendront les *Harmonies poétiques et religieuses* en 1830, année de sa réception à l'Académie française.

## LE RÉVOLUTIONNAIRE

La révolution de juillet 1830, sans l'éloigner complètement de la littérature, le tourne pour vingt ans vers la politique. En juillet 1831, il échoue à la députation et est attaqué dans la *Némésis* par Barthélemy, qui l'accuse d'utiliser sa renommée littéraire à des fins personnelles, sans rapport avec les convictions libérales qu'il affiche : sa *Réponse à Némésis* (1831) développe l'idée qu'il se fait de lui-même, du poète et de la poésie. Il publie encore la *Politique rationnelle* et l'*Ode sur les révolutions* (1831) avant de partir pour un voyage en Orient. Déçu par la Grèce, il parcourt avec ferveur la Palestine, la Galilée, mais une douloureuse épreuve l'attend : sa fille Julia meurt à Beyrouth. Il lui consacrera l'émouvant poème *Gethsémani* et ne fera paraître ses *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* qu'en 1835. Élu député de Bergues (Nord) pendant son absence, il rentre en France : la publication de *Jocelyn* (1836), de la *Chute d'un ange* (1838) et des *Recueils poétiques* (1839) ne l'empêchera nullement de participer aux grands débats d'idées et aux discussions parlementaires (*Discours sur le retour des cendres de l'Empereur*, 1840 ; *Sur les fortifications de Paris*, 1841 ; *Marseillaise de la paix*, 1840). Il travaille surtout à l'*Histoire des Girondins* (1847), qui devait à la fois résoudre ses embarras financiers et donner des leçons de modération et de vertu à un peuple dont l'agitation devait amener la chute de la monarchie de Juillet : en juillet 1847, au banquet qui célèbre à Mâcon le succès de son ouvrage, Lamartine annonce « la révolution du mépris ». Le 24 février 1848, le roi fuit ; Lamartine, membre du gouvernement provisoire, proclame la république à l'Hôtel de Ville et prend la parole à la Chambre. Le lendemain, dans une harangue qui soulève l'enthousiasme, il amène les émeutiers à renoncer au drapeau rouge en faveur du drapeau tricolore. Ministre des Affaires étrangères en mars, il prononce le *Manifeste aux puissances*. Aux élections d'avril, il est élu par 10 départements. Mais sa politique ambiguë à la veille des journées de Juin lui vaut de n'obtenir le 10 décembre, à l'élection présidentielle, que quelques milliers de voix.

## LES « TRAVAUX FORCÉS LITTÉRAIRES »

Il reste à la Chambre jusqu'au coup d'État de 1851, mais sa carrière politique est terminée. Il est criblé de dettes et, pendant les vingt ans qui lui restent à vivre, il se

contraindra aux « travaux forcés littéraires » : *Histoire de la révolution de 48, les Confidences, Raphaël*, édition des *Œuvres choisies de M. de Lamartine*, où paraissent les *Commentaires* et les *Troisièmes Méditations* (1849). Il fait jouer *Toussaint Louverture* au théâtre de la Porte-Saint-Martin et part une seconde fois en Orient, où le Sultan lui a offert un domaine et une pension. Après les *Nouvelles Confidences, Geneviève, histoire d'une servante, le Tailleur de pierre de Saint-Point, récit villageois, l'Histoire de la Restauration* (1851), il donne les *Visions* (1853), fragments d'un grand poème épique, des essais historiques (*Histoire des Constituants*, 1854 ; *Histoire de la Turquie*, 1854-1855 ; *Histoire de la Russie*, 1855) et surtout le *Cours familial de littérature* (1856-1869), où figurent encore quelques belles pièces (*la Vigne et la Maison*, 15<sup>e</sup> entretien, 1857 ; révélation du poète Mistral, 40<sup>e</sup> entretien, 1859). Entre 1860 et 1866, il publie ses *Œuvres complètes* en 41 volumes, mais il doit vendre Milly. M<sup>me</sup> de Lamartine meurt en 1863 et le poète reste seul avec sa nièce et fille adoptive, Valentine de Cessiat, à qui bien des œuvres de sa mélancolique vieillesse sont dédiées. En 1867, le Corps législatif lui vote, à titre de récompense nationale, une pension de 25 000 francs. Après sa mort paraîtront, outre les *Mémoires inédits* (1870) et le *Manuscrit de ma mère* (1871), des *Poésies inédites* (1873) et six volumes de *Correspondance* (1873-1875).